

Jean-Paul Gavard-Perret

Un éléphant pour mon quatre heures. Nécessaire abandon de l'image

«Bien sûr, il n'y a pas d'explications,
il n'y a que des buts à atteindre.»

Denis Roche.

I.

Par bribes, raconter. Le corps brouillon, brouillant. Du passé. On glissait la main là. Dans le fourreau soyeux. Alors, imaginez. La légèreté, le passé. Du corps éventrer la jachère. Pour ce velouté, cette douceur. Ce bruissement d'elle. Le corps bouillant brouillon comme une longue rumeur avec ce qui restait de secret. Le dire encore, l'éventer. Comme on croit le penser. L'inventer, l'éventrer. Dernier amour. Ou premier songe. Venant frôler. Mouvement bref. Fermer les yeux. Le rideau tombe. Dans l'attente. Que ça revienne. Encore. L'autre chair qui retient. Cette peur au ventre. Cette noce de sang. Et cet obscur, intense. Il n'y a pas de terme. Du moins, imaginer. Et pas d'innocence. Que cette trace. Et voix à peine. Quelque chose s'est passé. Sans doute. Mais les phrases comme des creux. Qui prennent toute la tête. Pour ce coma. Cela jamais dit. Pas assez de mots. Que silence. Feu dedans. Tête bien haute, pourtant, mais d'autres courbes remontent, relancent. Enfin presque. Ouvrir ainsi la nuit dans la cendre et le givre. Ce centre, si lointain, si intime. Main sur ça. Où tout pèse. Par bribes. Raconter. Dénouant son chignon. Sa robe sur le sol. Roses incrustées. Comme des poussières de soie. Et le parfum de ça. Du sang. Épuisantes images, images épuisées. L'air lent qui vaque. Assez vaste. Assez les bêtises. Jamais, plus qu'assez. Tandis qu'elle se cambrait. Miracle de le dire. Alors, courage. Et soupirs. Le miracle, cette image, la ruse de la dire. Sans que ça colle jamais. L'histoire, qu'une histoire. À raconter. Mais mal. Si loin. Autre chose sans doute puisque zones d'ombres jamais cessées. Corps impossible, mots retenus. Jamais ensemble. Que cet écart. L'acartement. Pour finir. Et revenir à ça. Le point. De départ. Enfin. Le jour dit. Ou la nuit. Blanche. Comme si jamais été. Finalement. Finalement assez. Ce mensonge. Cette nuit de Nylon. Où remonter. Jusque là. La faille. Le décor où foncer. Si proche. Si loin. Cela mentir. Rideau tombé. De toujours. Plus qu'assez. Comme ça. Finalement. Le mensonge, le miroir. Sans rien saisir. Que blanc de cuisse et blanc d'image. Noir d'y voir. Finalement assez. Derrière, déjà, l'image. La frontière passée. Voilà comment c'est, pas comment ça a été. Alors, finalement, assez. Silence des mots. De toujours. Et le blanc qui en échappe. La main passe. Le corps reste invisible. Retenant rien, retenant tout. Qu'un lointain sans approche. Et une pluie d'absence. Cela à creuser, ce silence,

silence et tombe. Silence et trombe. Jusqu'au bout de la nuit. Si bon de se faire mal. Un tracé, une trace. Que ça. Cette berceuse. Ce sommeil. Tête bien haute. Ce vide dans l'émoi. L'histoire de cela. Qui traîne. Comme cela. Glissements autour. Pas plus. Rideau tombé. Ombre bue. Voilà c'est fait. Il n'y aura plus d'images.

II.

L'histoire à partir de là. À partir de là, le silence. Aujourd'hui, un beau jour. Une journée vers le soir. Dans la nudité de la femme, en son vase de myrrhe, jamais close l'histoire, l'histoire de cela. Un escalier montait en elle, pour s'enfermer. Lumière du lieu, du lien, qui mange l'image. Le corps aussi. Pour qu'il s'embourbe de ça, à ça, pour que l'intimité se dissolve. Mais des mots remontent encore de la bouche, épais, presque terre, presque boue, à craqueler sous le soleil de plomb. Par la chaleur ce reste osseux, ce parterre. Ces lignes des corps qu'il faut défaire. Ces reliefs qui s'ajoutent. Tout ça, pour digérer les argiles, jusqu'à plus de traces. Alors imaginez. La transparence s'avance en ce trop de brouillard. L'inépuisable ne peut lever le voile. Les mots bornent sa misère. «Semblable à ce que je suis» disait-elle. Il y a, en effet, son miroir et la destruction de son image. Mais sa poitrine offerte, le corps comme une bague. C'est tout ce qui est dit. C'est tout ce qui reste. Le désir séparé du sommeil par l'aube qui vient. Enfin presque. Elle remontait de la rue Saint-Lazare. Il y avait beaucoup de bruit dehors, mais il suffisait de fermer les yeux, qu'à faire un corps. Toute cette tendresse inattendue, qui n'était jamais toute entière, tenait à cette impossibilité de saisir, de la prendre tout à fait. Pourtant, sur son corps les dunes: on n'avait pas besoin de les voir pour s'y baigner. Rien n'était plus facile que d'échapper à la vérité de ce paysage. Mais elle enlevait sa robe pour que ça soit plus complet. Alors imaginez le reste. Étendue comme une morte, elle se taisait. La nuit touchait le bleu dont elle savait jouir. Le ruisseau de ses lèvres remplit de blessures, de plaies, de baumes se vida de ses jours. Il tomba de sa langue. Plus tard, pourtant, ils le refirent, adhérents au silence comme des fusillés. Plus tard, sans exister. Pour la toilette, l'image, en allée. Aujourd'hui c'est du froid. Imaginez le pire. Ils ne le feront pas. Côte à côte, comme des objets trouvés. Elle se veut la source interdite à tous les fleuves de sang. Touchant à son indifférence, à ce pays perdu, il tête le néant. Ainsi de l'autre, sans fin, l'autre de l'autre, l'hôte de lui-même, qui cristallise la plainte éperdue de l'origo. Ainsi l'absinthe de toujours. Ainsi, l'image, l'épreuve. La dernière. L'image lépreuse. Une journée vers le soir. Le drap tiré, la nuit le suit. La nuit dessus. La bouche presque fermée, elle respire. Bien ainsi, de le dire. Dehors, dedans, le silence la noue. De toujours. L'histoire à partir de là, à partir de là, le silence. Une journée vers le soir. Dans la nudité de la femme, dans la nudité de l'absence, en son vase de myrrhe, jamais close l'histoire, l'histoire de cela, le silence, pas à pas, nulle part.

III.

Oui je me souviens. La scène primitive. Le ciel ouvert. Langue dressée pour retourner la douleur. Rose sur rose. Rose rosse et suaire. Manière d'attirer la mémoire, de la freiner, au sein même de tout ce qui échappe. Comme si de ce morceau d'elle surgissait un noyau de fission dont les éclats ne dispersent plus, mais me rassemblent pour inscrire en moi une autre histoire. Ainsi, tout ce concentré cellulaire, cet hymne à la mémoire, à condition que ce soit l'oubli qui le chante dans le rose de sa soute où je retourne. D'où je ne suis jamais sorti. Abandonné au mouvement, entre origine et fin, entre hier et demain. À l'intérieur de notre sang. À habiter par excès, dans le hachis. Jusqu'au paroxysme. Moi son petit, le seul héritier de son envie. Je ne crois pas au réel, n'y ai jamais cru. N'aurais cru qu'à elle. À son envie. Du bout de l'index elle caressait l'extrémité de ça pour le cri: «Maman». Alors imaginez le reste, la navette, l'attachement. Du fond de mon néant, impensé, impensable. Ainsi ses reins comme quelque chose de la vie. Quelque chose de la mort. Me vidant de ma substance, renvoyé à une autre mort. Pour mettre à nu un leurre: celui du plaisir donné pour la mort que l'on se donne. Comme si de la jouissance ne pouvait se retenir que le silence, celui d'un navire échoué, d'un navire vide. Là, donc, l'horreur sacrée et l'extase de la présence, portée à blanc.

IV.

Et traces toujours essentielles puisque comblées d'oubli. Que silence. Ce silence. Notre silence. Notre secret. Murmure toujours proche. Nul présence que le son de l'oubli, du repli. La retenir. Fidèle à ma nuit et violant le lit conjugal afin de durcir le feu éparpillé que je saurai réduire en cendres. Corps infléchi dans le renversement, en attente d'une blessure. Mais je n'en dirai rien, consentirai simplement aux marches saccadées du membre tandis que sur mon ventre des larmes brilleront, étincelantes. Voilà l'amour, une nuée de velours noir forme un creux. Puis rien que ses seins et ce triangle dans l'abstraction du lit. Boire ainsi l'ombre qui me casse. Espérant une naissance, un enterrement. L'entendre gémir et se briser de désir. Si lourde, si légère dans une odeur de terre et de menthe. Oui je me souviens, remontant mes genoux pour enfoncer le glaive, pour rameuter la force nécessaire. Ne pas aller plus loin. Que ça. Aller ensemble et seuls éclairés par le remuement pour l'espérance d'un soir où brillerait une autre image. Cela sans cesse. Jusqu'à plus soif. Je veux demeurer sa dernière image, sa dernière extase. Entre le silence et la main. Le silence d'une caresse. Rester avec ce rien. Ne plus bouger. Sécher là dans l'épaisseur de l'attente. De l'atteinte. Rouler jusqu'au soir. Vieux carrosse qui swingue. Rien d'autre. Rien d'autre qu'attendre. De quoi dresser les yeux. Pour ça. Pour elle. La sainte. Sur son galbe règne une mémoire habitée. Ni l'amour. Ni la mort. Mais l'indice d'une brutalité, d'une fidélité à cette chimère, à cette absence de réalité. L'éclatement touché en un point extrême pour me vider. Pour me perdre. Là dans la lézarde ouverte. Que cet effondrement. Voici mon chant. Le seul. Ainsi rejoignant nulle part. Entre silence et demain.

V.

Ainsi au sol, lors du premier péché, de la première peine. Elle étendue, sa main exténuée de l'effort qu'elle n'aurait jamais dû commettre, qu'elle n'aurait jamais dû oser. Sa main, ce long hiatus pour l'amour divisé. Sur le ciel il n'y eut plus d'étoile mais qu'une immense image. Son image. Où basculer sans point d'appui autre que son corps. Hors du monde soudain. L'image anamorphique de l'impossible histoire. Chavirement sans fin de fines lunules, autant de restes de ce premier jour. Oui un reste, un tassement assourdi. Cela ce noir pays. Lueurs suffoquées, souffrées, pâleur usée. Ce qui voulait s'inscrire se dévida, se dévia, sans greffe possible, imaginable. Juste cette rage inassignable. Ce geste stupide habité de la perte. Qu'un chuchotement de rage. Une violence encore sous l'abstrait des contours. Rien ne bougea sinon ses mains. Qui résistent encore sous les coups de légende. Se souvenir. Ce souvenir immense. Sa cuisse comme une liesse, comme une éphémère que la sève n'abusa que de l'ivresse de la fin. Chemin perdu de sa dentelle. Un enfoncement dans le buis de blancheur. Tout encore. Rien déjà. Qu'un bruissement d'elle sur les usines de fer. Doigts avancés, avançant, devancés d'un jet à chaque crépuscule. Ferrailer sur elle, adoubé à l'intérieur de son récit, de sa fente. Là donc le fils perdu. Pompage par le dedans dans les voûtes du sang. Le chariot bien attelé en ce sillon. Elle collée greffant ses jambes de métal pour en souffrir la souffrance, s'en nourrissant. Tendue, ridant le ciel, pour la vidange. Du pourpre sous l'azur et le cuir pour l'extinction du doute. Pour que l'insomnie soit douce. Sur le terrible divan-lit. Là où tout s'écrivit, syncopes dans les braises. Dans la cendre. Plus suffisamment de conscience bientôt pour affronter. Mais mains votives pour la décollation du corps. Dans ce trou. De mémoire. Vers le blanc. La phrase nettoyée. L'histoire dénudée. Rester au fond. Le toucher.

VI.

S'en remettre à ça, la prise. Qu'il ne reste plus le moindre interstice. Ni le moindre abandon. La chambre nue, sombre. Sans luxe. Juste un vase de fleurs sur le bord de la fenêtre devant un ciel mouillé. Rien d'autre. Ni personne. Jusqu'à succomber, suffoquer. La robe relevée et froncée sur le ventre. N'imaginer que les lignes tandis qu'à l'intérieur elle retenait. D'une main. Pour exister. Enfin presque. Et cette odeur de miel qui montait de ses seins. Là, dans l'effacement de lumière. Ce delta. Ce Gange. Le tissu déchiré. Et ses yeux fermés tandis que les doigts retenaient encore. «Ne parle pas, dit-elle, c'est ma langue». Alors, une dernière fois. Ce fiasco. Un glissement régulier. Comme un meurtre. Pour refaire surface. Et la honte de ça. Sans jupe. Sans pente. Et des dents si blanches. Ni surface, ni volume. Et ce désir pourquoi? Tête bien haute à regarder le ciel. Au seuil de l'ombre. Jusqu'à la dernière image. L'image de cela. Ne sachant plus qu'en faire. Les jambes lâchées soudain. Dont une seule gardait un talon aiguille. Sangle fine au mollet. Et boucle qui brillait. Le rose de son ventre qui commençait à naître. Mais trop de fatigue pour en penser plus. À ce point. La répétition ainsi détachée de la répétition. Il n'y eut, cette nuit-là, (Utrecht, Hôtel Mercure, Chambre 244), désormais plus de monde. Que ce petit coin où la nuit tombe. Réduit ainsi à ne chanter que du dedans. Comme arraché aux scories du temps.

Cela seul qui fut révélé et qui sera. Jamais. Jusqu'assez. Jamais assez. Ainsi je parle. Je veux le faire.

VII.

Mais rien, on ne saura rien. Le corps remue à peine. Désormais, à ce point, le miracle couché. Et la perte des jours en un compte à rebours. L'opéra renversé, le concerto de bouches muettes. Les trompes de la nuit sonnent une autre revanche. Rien d'autre maintenant. Cette clôture d'odeurs scellées, amoncelées. Oxyde et sulfate. Et roulement d'écume. Ce seul horizon qui éclate et se referme. Alors soulager de mots la vacance du lieu. Couper court ou forcer autrement. Traces du corps. Sans elle. Sans ailes. Comme indécentes. À ce point. Même si l'amour en possède et possède. À ce point. Une fois de plus. Évitant la défaite. Pour un temps. Instant donné pour une cohérence. Par défaut. Noyé dans le blanc, dans le rouge. Et nécessité du silence. Pour qu'en la nudité du sommeil le rêve vienne se nicher. Mais que noir. Que noir sœur. À l'intérieur. Que ça. Cette nécessité de sacrifier aux étoiles. Une journée vers le soir. Dans cette musique du silence. Et le joug de son sang. Ce qui s'imagine. Ou presque. À ne pas dire. Qu'une trace. Un horizon. Une fuite. Là cascando. Nuit tombée. Nuit tombante. Couloir clair pourtant. Parquet ciré. Comme avant. Et plus. Plus qu'assez. Le risque de glisser. Dedans. De se perdre. Cette chaleur. Plus. Jamais. Assez. Jusqu'assez. Ce qui traverse. Et le joug de ça. Qui retient. Ne retenir que ça. De l'histoire. Cette histoire. La seule manière de pousser la vérité si violente dans l'immobilité des gisants. Là où rien ne finit. Rien ne commence. Le mystère sans nom ou sans image. Au fond de la matrice, la voix de l'impossible. Alors imaginez. Cette voix. Ce cri. Où tout commence. Où tout finit. Une dernière fois la lumière. Une journée vers le soir. Jusqu'au dernier souffle. Et le dernier sommeil. Ainsi voir le jour. À peine. Attendre. Atteindre. Le bout. De ça. Imaginer le reste. La chambre. Jusqu'au bout. Rêvant que maintenant, peut-être, tout sera bien. Maintenant. Peut-être. Une journée, vers le soir.

VIII.

Je parle, je mens, je garde le silence. Coulant mieux qu'une pierre. Dans la boue. Je reste comme ça. Dans cet encore. Cet enfer. Ces pointes de présent. Qui me tordent. Mourant, De soif. De ça. À quoi je pense. Encore. Formes offertes. Sans mots. Ainsi me punir. Jusqu'à perdre la mémoire. De partout. De nulle part. Quelque chose de violent qui fait à la fois souffrir et jouir. Qui ne peut ni s'épuiser, ni s'apaiser, qui ne supporte pas d'arrêt, ne conçoit pas de terme. Rien que la seule obscurité. Ce qui me reste pour me savoir exister. Enfin presque. Comme une folie. Plus peut-être. Parler n'en délivrerait pas. Mais je me parle. Ce qui me reste. Ce qui reste de moi. M'en tenir là. Mentir. À mon tour. Pour rien. Qui vaille. Ce plaisir que ça fait. À peine. Pour ça. Pour rien. Moriendo. Sous le plafond mobile le mouvement de robe. L'échancrure. La blessure. Pour me jeter à l'eau. Descente faite. De ça. Connaître la douleur. Pour le bien que ça fait. Que

ça lui fasse, que ça lui passe. Alors mentir. Pour cacher cette mort en moi. Oser le faire. Laisser faire. Ces choses en moi. Pas même. Honte de ça. Ou presque. Mais, soigner les effets. Coupure ou fente. Ou fiente. Cette viande qui s'écarte ou plisse. Alors rien ne m'arrête. Je ne peux rien. Elle le sait. Moi suant le burnous. Pour l'excès. De prière. Jusqu'au silence sans fin. Cette jouissance. Cet abîme. De toujours. Le mal à étaler. La seule ivresse. Puisque rien à sauver. Plus d'âme qui vive. Que nuages. Et ce ressassement. Et rien d'autre. Sans vérité ou justification. Dans cette incohérence défaite, dévoilée, abandonnée. Dans l'impossible du corps. Attendant que ça se passe. Le coup de pioche. Faire avec. Tête basse. Tête bêche. Introuvable. Chute noire, alors, musique. M'en tenir là. Jusqu'au bout. Même si plus le mot. Mais la vérité de l'écrire. Dans la douleur. Et la joie. Écrasant tout lyrisme. Ceci pas même un corps. Que cette absence. Sans nom.

IX.

Silence dans le silence. Quelques lignes croient voir le jour. (Hier encore je contemplais la lueur d'un sinistre et le ciel bouleversé). Mais corps sans corpus, une fois de plus. À la fin comme au commencement. Noir sur noir. Blanc sur blanc. Et que silence. Mon histoire. À minima. L'histoire de l'autre. L'histoire de A. A minimal. À son image. De cette masse épigyne une machine croit s'animer. Mais rien, rien ne s'arrime que la blessure, dans le trop froid, ou le trop brûlant. Jusqu'au dernier geste. Au bord du trou. Où s'enfoncer. Le trou qui fut et qui sera. Je dis l'avoir vu creusé. Mais je mens. N'ai rien vu. Ni voulu savoir. De ça. Cette nappe ou ce chaos, ce collage. Et rien n'est jamais dit que la nuit, qu'une grâce (et une tombe aussi). Mort parlée, parlante. Nuit de l'être. Tous feux éteints dans l'âtre de l'âtre. Que cendres, sans répit les mots mis dans l'espoir, ou pas même, que ça cesse. Ne retenir que le silence, le silence comme une cire épaisse, une boue. Sous l'écume de chaque phrase. Cet océan d'ombre, cette plénitude, ce vide. Que rien ne peut remplir. Là le fiston, le filon. Le flux (ou la fistule) contient sa destruction. Dessus, dessous, très bas. Rien, donc, ne sera achevé. En ce ceux de toujours. Ce mince horizon rouge. Miracle de le dire, de me mentir. Imaginer le pire. Et hop. Le corps plie. La douleur le distingue. Replonger. Mentir. Avant de se figer. Enfoncer le clou. Pour finir. Ce plaisir de le faire, de le dire dans le mépris de soi. Que cette volonté de s'appuyer à ça. Ainsi il n'y a plus rien. À comprendre. Que boue qui recouvre. Qui rappelle. Dévalant de la tête. Sans lèvres. Plus la peine. Bouche à peine. Plus pour longtemps. Ses soupirs. Que poussière. À peine. Ses soupirs. Pour la peine. Pour ça, pour A. Et voix allant se perdre dieu sait où. À sa place. Jusqu'à plus soif. Saison morte. Partition tue. Voix blanche, retournant à son silence. Ce silence. De toujours. Image après image. Ses mains, son corps, ses voûtes écrasées. Alors mentir. Jusqu'au bout. Épuiser, les images. Si bon de se faire mal. Pour un dernier voyage. Dans le goût de l'automne et celui du naufrage. Si bon de se faire mal, et ça, depuis toujours. Depuis toujours à elle. AL.

X.

Ainsi le récit pour vider l'eau de rose, l'eau de ça. Mais ce fleuve si long. Trop d'herbes sur sa berge. Trop de circuits pour en venir à bout. Que boue. Et bouts. Où le regard s'infiltré en des sables mouvants. Et répétitions. Pour soigner ce bijou. Putain, ce qu'elle est belle lorsque je suis à genoux. Vague sur le ventre et l'échine. Et le sommet du sexe. Et partout. Dans la sueur un autre fleuve retenu. Remontant de si loin. Tout ce qui remonte encore. Lymphes, glaires, morves, sperme. Et ce lait. Autre chose encore qui noie. Autre chose de ça, d'elle, de moi. De A. Honte de ça, de A, perdu dans cette robe trop ouverte. Où tomber. Chaque fois plus. Ouverte. Soulevant ses surfaces en des vagues de voiles. M'engageant là dedans. Ce centre, cette absence. Avalée, avalante, avalanche. Toute l'éternité ici. En ce ravin. À trembler sous cette pluie. Le passé sur le ventre. Moi sur elle, elle sur moi. A sur L, L sur A. Sa jupe en deux parties comme un coquillage. Et nageant là dedans. Bouche ouverte. Pour mieux vomir en elle. Comme un noyé. Le bien que ça faisait. Histoire sans fin. Cette adhérence étroite. L'élévation du geste et le bruit et de ses vagues. Drap sauveteur sous le poids de son corps. AL. A mérité le ciel. Mention Très Bien. Félicitations du jury même. Mais arrêter le trivial. Mais ce désir encore. Honte de le dire. Mais le redire encore. Le désir et le leurre. Si bons. A mouillé de sueur. Si bon. Si bonne. Mouillée partout jusqu'à ce fond de gorge du savoureux gémir. Dans l'infusion du noir. Fermer les yeux. Au dessus de l'abîme. L'ensemble des crues et des cris, dans l'air lent qui vague. Dans le goût de l'automne et celui du naufrage. Si bon de tout ce mal.

XI.

Odeur de drap tiède. Pour finir. Mais autre chose encore. Escalier sale. Sale escalier. Marches grinçantes et caisson boisé plein d'échardes sous sa peinture écaillée. Faible éclairage jusqu'au lit. Au crassier. À ça. M'habiter de ce silence où enfouir ma violence. En sa mémoire. Elle donc plus que jadis. M'appelant son petit cafard et me montrant comment ces insectes s'y prenaient pour copuler. Se frottant de plus en plus comme elle me frottait de plus en plus pour me laver, pour que mon bout se dresse entre les mains. Elle souriais puis se penchait pour ça. L'appelait la petite torture. Revenant toujours là, mordillant avant de me rejoindre dans la grande serviette. Alors imaginez. Très loin. Très près. Pour les derniers sacrements, le dernier de son culte et son onction extrême. Mère voici ton fils. Le presque tout. Le presque rien. Quand l'imagination décline. Mais passer par ça. Par elle. Par là. Son territoire. L'énormité. Rien dedans. Enfin presque rien. Presque tout. Rien en dehors. Juste ce je me vide. Retenu à une plèvre. À une pieuvre. Dedans. D'avant. D'avant guère. D'éternité. C'était. C'est. Vieux jour où l'instant trépassé. Sans répit. L'ordre de la chair sa chair. La mienne. Cette envie de moi. Cette envie d'elle. D'aile. Son petit ange pour son sexe. Sous la pluie des secousses. Sifflement de lumière. De l'obscur. Pour y tomber. Y retomber sans cesse.

XII.

Cela sans cesse. En être encore où tout aurait dû commencer et où le regard se terre, s'enlise pour tenir. Entre le silence et la main. Rester avec ce rien. Ne plus bouger. Sécher, là, dans l'épaisseur de l'atteinte. Voir rouler ces corps dans le soir. D'un vide à l'autre, tissant leur mal. Amont, aval, chair vivante, mourante. L'éclatement touché en un point extrême pour se vider. Pour se perdre. Et se perdre. Que cet effondrement. L'ultime absolu de l'instant où s'engouffre le cri déporté au delà de lui même. Stators sans fin de ses ténèbres. Et l'aurore qui voudrait chaque fois revenir de cela. L'aurore de cela. L'horreur de cela. Treuil sans fin de la nuit. Appelée par le jasant. Cette falaise, dont les genêts ne dévorent qu'en vain le plain-chant de la lumière. Comme un relief, pourtant, comme une main ouverte. Le ciel au dessus. Une main qui caresse. Pour que la jouissance se mêle à la douleur. Une autre journée morte arrachée au lointain. Poursuivre le voyage. Voici le chant. Le seul. Mélodie tubulaire. Entre le silence et demain. Sans épaisseur. Sans même l'opacité d'un nom. Non, la voix ne va pas de soi, ne vient que de ça. Sans évacuation. Pourtant la seule musique du savoir, de la débâcle. La pâte feuilletée de cendre et de lave. Ce chaos, ce désert. Tout ce qui subsiste, encore, du pas né dans cette poussée d'haleine qui retient le souffle. Il faudrait, de l'intérieur, une traction impitoyable pour ce filet de vie. Mais à chaque fois, qu'un démarrage qui rate. Sur les chairs alentours, décrochées, cloquées un crissement. Alors, juste cette voix pour se croire, encore, vivant. Rideau tombé. De toujours. Plus qu'assez. Comme ça. Finalement. Le mensonge, le miroir. Sans rien saisir. Que blanc de cuisse et blanc d'image. Noir d'y voir. Finalement assez. Derrière, déjà, l'image. La frontière passée. Voilà comment c'est, pas comment ça a été. Alors, assez, finalement; finalement assez. Silence des mots.